
ANTOINE-AUGUSTIN COURNOT

On semble presque universellement disposé à considérer la personne et l'œuvre de Darwin comme constituant l'exemple le plus achevé du tempérament et de la méthode qui conviennent au savant idéal. Et cependant Darwin travaillait dans les conditions les plus favorables à l'activité créatrice. Il avait un revenu qui lui assurait l'indépendance, des loisirs respectés, une grande capacité de travail en dépit de la fragilité de sa constitution physique. L'objet de ses études intéressait le public. Il était suivi par des disciples courageux, habiles, agressifs. Voilà des avantages qui sont bien rarement le lot du savant. Aussi, tout en admirant la personnalité de Darwin et son génie, nous devons néanmoins reconnaître qu'il manque à sa carrière les conditions nécessaires pour mettre en lumière les plus précieuses parmi les qualités personnelles qui conviennent à l'homme de science moderne.

Cournot, pendant bien des années, ne posséda ni fortune ni loisirs. Pendant toute sa vie, il souffrit d'une infirmité des yeux qui lui rendait impossible une application soutenue, et, bien que le domaine où s'exerçait son activité littéraire et scientifique fût très vaste, et s'étendit d'une traduction de la *Mécanique* de Gardner jusqu'à des travaux d'économie politique mathématique, en passant par les mathématiques pures, la logique, la philosophie de l'histoire et la théorie de la statistique, jamais Cournot n'attira l'attention du public, si ce n'est par ses traductions. Bien plus, il fut toujours ignoré par les savants de son temps, sauf par un seul, qui était aussi le plus grand ; et même lorsque l'appui de son ami Poisson, l'illustre auteur de la *Probabilité des Jugements*, lui eut valu une position et de l'avancement, il ne pouvait s'empêcher de constater, à l'âge de cinquante-neuf ans, que bien des gens regardaient l'estime où Poisson tenait son génie comme mal fondée. Il reste douteux cependant qu'il y ait, dans l'histoire de la science française au

xix^e siècle, un autre savant dont l'œuvre égale la sienne par l'étendue, la profondeur, et les résultats durables. Tout cela dans les conditions que nous avons dites, et sans que Cournot sacrifiat jamais ni son indépendance, ni la faculté de se dominer et de se respecter soi-même.

Nous voudrions, dans cet article, mettre en lumière les faits principaux de la vie de Cournot, et faire le portrait de sa personnalité dans la mesure où la chose est possible avec les documents extrêmement fragmentaires dont nous disposons. Notre source principale, ce sont ses *Souvenirs*, que caractérise assez singulièrement le souci d'éviter toute espèce de détail personnel et intime, et qui, pour des raisons qui nous demeurent d'ailleurs incompréhensibles, passent sous silence les dix-huit dernières années de la vie de l'auteur. Veut-on se rendre compte de l'esprit dans lequel ces *Souvenirs* sont écrits? « J'écrirai cet article, nous dit Cournot, sans vouloir imposer à mes hoirs le soin de le mettre en circulation dans un de ces recueils où tant d'autres articles vont s'entasser. Pour peu qu'il les intéresse, je n'aurai pas tout à fait perdu mon temps; et s'il arrivait, ce dont un auteur aime tant à se flatter, que mes aperçus philosophiques, confirmés par la marche des sciences ou des événements, attirassent l'attention de quelque philosophe à venir, ceux-ci auraient pour cela même la bonté de s'intéresser au petit écrit qui leur apprendrait comment mes idées se sont formées sous l'influence du milieu où j'ai vécu. »

I

Avant de suivre Cournot à travers les étapes de son existence, il est rassurant de voir comment l'opinion qu'il avait de son œuvre tendit à devenir celle des spécialistes, dans les diverses branches du savoir auxquelles il s'intéressa.

Lorsqu'en 1859 il écrivit ses *Souvenirs*, il avait cinquante-neuf ans, et croyait épuisée l'activité de ses facultés philosophiques. Voici alors avec quelle confiance en soi, dans un court paragraphe, Cournot apprécie ses publications philosophiques et scientifiques. « J'avais, écrit-il, fait imprimer, étant à Grenoble, mon opuscule sur *Les principes mathématiques de la théorie des richesses*. Revenu à Paris, j'ai publié, de 1840 à 1851 inclusivement, mes divers ouvrages scientifiques et philosophiques... je vais maintenant faire de l'or-

gueil en déclarant que ces divers ouvrages, accueillis avec estime, mais qui se sont pour la plupart peu vendus, en France surtout, contiennent plus ou moins d'aperçus neufs, propres à élucider, plus qu'on ne l'avait encore fait, le système général de nos idées. Ce sera à la postérité de voir s'il lui convient de ratifier ce complaisant témoignage que l'auteur se rend à lui-même, ou de laisser ses rêveries dans l'oubli. »

Dans le cours des dix-huit années qui s'écoulèrent entre la rédaction de ses *Souvenirs* et sa mort, sa productivité fut aussi grande qu'elle avait jamais été. Mais la réputation ne vint pas. Lorsqu'il publia, à soixante et onze ans, les *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, il émit l'opinion que Vacherot et Taine avaient profité peut-être de la lecture de son œuvre; et puis, sans autre commentaire, il exprima le vœu « d'inscrire au terme de notre carrière d'auteur ce que mettaient les typographes du xv^e siècle au bout de leurs éditions : *explicit feliciter* ». Trois ans plus tard, dans son *Matérialisme, vitalisme, rationalisme*, qui porte l'épigraphe *Novissima verba*, il essaya de donner un résumé des principes de sa philosophie sous une forme intelligible pour les lecteurs que son titre n'effraierait pas. Dans une préface « Au bienveillant lecteur », il s'excusa de présenter encore une fois son système au public, après avoir pris solennellement congé de lui trois ans auparavant.

Ses études spéciales d'économie politique eurent à peu près la même histoire que ses traités de philosophie générale. Il publia trois travaux d'ordre économique : les *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*, en 1838; les *Principes de la théorie des richesses*, en 1863; et, en 1877, la *Revue sommaire des doctrines économiques*. M. le professeur Walras nous dit que, jusqu'en 1873, aucun critique français n'avait rendu compte du premier de ces ouvrages. L'étude de 1863 est l'exposé, sous une forme qui évite le symbolisme mathématique, des principes développés dans l'étude de 1838. Entre 1863 et 1877, date de la publication de la *Revue sommaire*, Bocard, Jevons et Walras commencèrent, chacun de son côté, à élaborer l'application de la méthode mathématique à ces matières, et tous trois parlèrent en termes élogieux des *Recherches*. Quant à l'essai de 1863, dont la forme était littéraire, il n'avait été l'objet que de maigres comptes rendus. C'est à cette circonstance remarquable que Cournot fait allusion, dans l'*Avant-Propos* de la *Revue Sommaire* :

« Mais voyez, écrit-il, mon guignon ! Si je gagnais un peu tard, sans m'en être mêlé, mon procès de 1838, je perdais mon procès de 1863. Si l'on voulait bien faire rétrospectivement quelque cas de mon algèbre, ma prose (j'ai honte de le dire) n'obtenait pas chez le libraire un meilleur succès. Le *Journal des Économistes* (août 1864) me blâmait surtout d'en être resté à Ricardo, de n'avoir pas tenu compte des découvertes que tant d'hommes de mérite avaient faites depuis vingt-cinq ans dans le champ de l'économie politique : de sorte que le pauvre auteur que personne dans le monde officiel des économistes français n'avait voulu citer, encourait le reproche de n'avoir pas assez cité les autres. »

Dans ces dernières années, et surtout depuis la mort de Cournot, ses travaux si divers ont été mis à un rang distingué par les savants qui ont fait leur spécialité de chacun des sujets respectivement étudiés dans ses études et ses traités. Son œuvre, en matière de mathématiques pures, de logique et de philosophie, a été, de la part de Vacherot, Renouvier, Liard, Couturat, De Morgan et Todhunter, l'objet de critiques élogieuses. Sa *Théorie des Chances* est regardée par Czuber, pour la manière dont Cournot y traite en philosophe de la théorie des probabilités, comme la continuation de l'œuvre de Bernouilli et de Laplace. Sa tentative pour fonder la statistique sociale sur la théorie des probabilités a été approuvée et utilisée par Quételet, Lexis et Edgeworth. Ses *Principes mathématiques de la théorie des richesses* sont considérés par M. le professeur Edgeworth comme constituant « le meilleur énoncé, sous une forme mathématique, de quelques-unes des plus hautes généralisations de la science économique ».

Il serait facile d'allonger cette liste jusqu'à épuisement des sujets dont Cournot s'occupa. Mais comme les savants qui ont pris l'habitude de la pensée mathématique sont quelquefois considérés comme imbus de préjugés spéciaux quand ils abordent le domaine des études sociales et historiques, il vaut mieux voir comment son œuvre est estimée par ceux qui ont fait de ces matières elles-mêmes leur spécialité. C'est M. le professeur Flint, l'historien de la philosophie de l'histoire, qui a dit : « Je ne crois pas avoir rencontré un penseur plus original dans le cours de mes recherches sur le développement de la spéculation politique ». C'est le sociologue Tarde qui, dédiant un de ses livres à sa mémoire, l'appelle « ce Sainte-Beuve de la critique philosophique, cet esprit aussi original que judicieux, aussi

encyclopédique et compréhensif que pénétrant, ce géomètre profond, ce logicien hors ligne, cet économiste hors cadre, précurseur méconnu des économistes nouveaux ».

II

La famille de Cournot était une famille d'agriculteurs, qui avait vécu, de temps immémorial, en Franche-Comté, près de Dole. On en retrouve les traces jusqu'au milieu du xv^e siècle, époque où l'on commença à faire le recensement des familles dans cette province. Un parent avait dressé le tableau généalogique de la famille Cournot pendant trois siècles, quand Augustin Cournot se mit à écrire ses *Souvenirs*. Ce qui l'amène à supplier plaisamment sa famille de prendre soin de ces papiers pour la nouveauté du fait : une généalogie pour trois siècles de roturiers.

Vers le milieu du xv^e siècle, la peste survint, à la suite de la prise de Dole par le prince de Condé, et détruisit presque complètement la famille. Lazare, ancêtre de Cournot, échappa au fléau. Jean, son fils, eut deux filles et sept fils, dont six entrèrent dans les ordres, le septième restant chargé de perpétuer la famille. Mais celui-ci, par sa paresse et sa fécondité, dérangerait les sages plans du père de famille. Pour subvenir aux frais que nécessita l'entretien de sa nombreuse progéniture, il mangea son petit héritage, intérêt et capital. Ceux de ses fils qui demeurèrent au pays natal s'appauvrirent encore, d'autres allèrent chercher fortune ailleurs. Un de ceux-ci fut le père de Cournot. Il devint notaire à Gray et eut, à son tour, beaucoup d'enfants.

C'est seulement par accident que Cournot, dans ses *Souvenirs*, mentionne ses parents. Les circonstances de sa naissance sont racontées de la façon suivante : « Pour mon propre compte, je suis redevable de mon apparition dans ce monde à la révolution du 18 brumaire. Quelque temps après ce grand événement, mon père, parvenu à la quarantaine, crut les choses assez rassises et la liberté de conscience assez assurée pour songer à prendre charge de femme et d'enfants. Cependant, comme je suis né en 1801, six mois avant le Concordat, j'ai encore été, à la manière des temps primitifs, baptisé en chambre par un prêtre qui se cachait ou qui était censé se cacher : car, dans la réalité, on ne craignait plus l'application des lois révolutionnaires. »

Il naquit le 28 août 1801, à Gray, et reçut le nom d'Antoine-Augustin. Dans la suite de son récit, il ne raconte plus rien d'important au sujet de ses parents; mais il parle longuement de l'ainé de ses oncles, qu'il aima tendrement, et auquel, avec trop de générosité sans doute, il déclare devoir tout ce qu'il y a de bon en lui. Cet oncle avait été l'élève des Jésuites, et était resté fidèle à ses maîtres, pendant la terrible crise de la Révolution et la période d'angoisse qui suivit. Il avait beaucoup lu. Il possédait une grande capacité de travail, et une capacité plus grande encore d'abnégation. Après avoir renoncé au mariage, afin d'aider son père à soutenir une famille nombreuse, il s'était placé chez un notaire, bien qu'il détestât le genre de travail auquel il s'assujettissait. Ce qu'il gagnait servait à faire vivre la famille : de sorte qu'à l'âge de quarante ans il ne possédait pas un sou vaillant. Jésuite au fond du cœur, il était néanmoins, dans sa vie privée, austère comme un Janséniste. « En vérité, nous dit Cournot, il y a beaucoup de saints dans le calendrier, de la sainteté desquels je suis moins sûr. »

Cet oncle favori et deux tantes non mariées vivaient avec la grand-mère de Cournot. Le jeune Augustin fut adopté par cette famille, et l'influence du milieu contribua à développer, chez l'enfant, l'indépendance du jugement. Car l'ainée des tantes était fort liée avec la coterie constitutionnelle de la ville. Ses opinions étaient donc diamétralement opposées à celles de son frère et des autres membres du groupe : d'où un manque pénible d'unité dans les opinions politiques et religieuses de la famille. Dès que la tante était absente — et elle s'absentait le plus souvent possible — la conversation retombait sur le thème préféré de la Révolution et de ses horreurs. On ne se taisait qu'au retour de la tante, pour traiter alors des questions moins brûlantes. Autre cause de disputes : le grand-père maternel, « un petit vicillard de quatre-vingts ans », médecin, qui avait du goût pour les lettres et une certaine expérience du monde, suggéra un jour au jeune Augustin, dans le cours d'une visite, de lire, quand il serait plus grand, le livre du jour, le *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand. Le conseil scandalisa les principes sévères de l'oncle bien-aimé, qui ne prenait pas au sérieux le christianisme romantique à la mode. Au lieu du livre hérétique et dangereux, il mit entre les mains de son élève l'*Itinéraire de Jérusalem*.

En 1809, Cournot entra au collège de Gray. Son professeur, un admirateur de Napoléon, donnait un libre cours, en classe, à

l'expression de ses enthousiasmes politiques. Dans sa grammaire latine, il substituait à l'ancien exemple *Deus sanctus, Amo Deum* cette formule nouvelle : *Napoleo Magnus debellavit Austriacos*. Cournot resta au collège de Gray jusqu'à sa quinzième année. Pendant les quatre années qui suivirent, il dirigea lui-même ses lectures et ses études. Il s'occupa un peu de droit, tout en continuant surtout l'étude de ses sujets favoris. On raconte dans la famille qu'à l'âge de dix-sept ans il gagna un procès duquel dépendait une bonne partie de la fortune paternelle.

Cournot considéra plus tard que, pendant ces quatre années, il avait à peu près perdu son temps. Les *Souvenirs* semblent témoigner au contraire que ce furent des années décisives : non seulement ce furent celles où Cournot dut choisir le genre de travail auquel il consacrerait son existence, mais encore il les employa très utilement à la préparation directe de ses travaux ultérieurs. Les habitudes d'indépendance intellectuelle qui déjà s'étaient développées en lui, se fortifièrent par la nécessité où il fut de se choisir un sujet d'études et de se faire une méthode. Personne n'a plus heureusement que Cournot fait ressortir combien les lectures et les réflexions des premières années influencent, chez un philosophe, les pensées de l'âge mûr. Or, nous voyons que Cournot, tout jeune encore, lisait pour son propre compte la *Pluralité des Mondes* et les *Éloges* de Fontenelle, l'*Exposition du système du monde* de Laplace, la *Logique de Port-Royal*, et la collection d'essais philosophiques de Desmazeaux, qui contient la correspondance de Leibniz avec Clarke. Fontenelle et Laplace lui inspirèrent le désir d'apprendre l'emploi de l'instrument mathématique qui peut seul donner la clef des sciences qu'ils exposent; et ce fut le génie de Leibniz qui détermina l'orientation de sa pensée philosophique.

Ayant décidé que des études approfondies de mathématiques étaient la condition nécessaire de l'achèvement de la science, Cournot commença à faire des projets pour la suite de ses études. Il avait dix-huit ans quand MM. Poinsoy et Andrezel, inspecteurs généraux de l'Université, vinrent en tournée à Besançon. Cournot avait entendu parler vaguement de l'École normale de Paris, et voulut profiter de l'occasion pour demander aux inspecteurs quelles étaient les conditions requises pour être admis dans la section scientifique de cette fameuse École. Il se précipita à Besançon; mais, une fois arrivé, il eut honte d'interroger les inspecteurs, qui lui étaient

totallement inconnus. Au lieu de s'adresser à eux, il s'informa auprès de quelques amis, habitants de la ville. Il apprit que, pour être admis dans cette section de l'École, il lui faudrait suivre un cours spécial de hautes mathématiques, tandis que, jusqu'alors, il n'en avait même pas suivi régulièrement un cours élémentaire. Il ne se découragea pas cependant, et commença sur-le-champ à suivre le cours élémentaire au collège de Besançon. Dans les réflexions que lui inspire la manière dont il fut accueilli à Besançon, Cournot nous éclaire d'une façon intéressante, quoique évidemment trop modeste, sur le fort et le faible de sa nature. « Les chefs de l'académie et du collège, prévenus favorablement, voulurent bien voir en moi mieux qu'une recrue ordinaire, et me traiter comme quelqu'un qui devait faire un jour honneur au terroir. Grâce à une certaine aptitude générale des choses qui sont du domaine de la raison, j'ai toujours été prisé trop haut à tous mes débuts, tandis que j'avais très nettement conscience de ce qui me manquait, à savoir du don spécial d'invention qui procure à bon droit la renommée et les honneurs académiques, ou de la puissance du travail qui, dans un champ circonscrit, y supplée quelquefois, et qui m'a toujours été refusée par suite de l'infirmité de ma vue. »

Les mathématiques étaient alors enseignées par Berroyer, savant sans originalité mais très habile professeur. En août 1821, Cournot passa son examen d'entrée à l'École. Bientôt après, il recevait un avis, signé par Cuvier, l'informant qu'il était admis.

III

Pendant les années qu'il passa comme étudiant à Paris, Cournot acquit des amis, de l'expérience et du savoir.

Le cours de première année, à l'École normale, était la répétition partielle des cours de Besançon, et Cournot en fut désappointé. Mais quand même il ne perdit pas son temps, grâce à l'atmosphère stimulante de l'école. Le directeur était M. Guéneau de Mussy, royaliste, fidèle aux traditions et aux principes du jansénisme. Les maîtres de conférences, à une exception près, ne partageaient pas les vues du directeur. Les élèves étaient naturellement d'ardents libéraux. Cournot raconte que, seul ou presque seul, il parlait en faveur du « juste milieu ».

L'École normale fut supprimée en 1822, par ordre du gouvernement. Des élèves, on fit deux groupes. Ceux du premier groupe obtinrent des postes dans l'enseignement. Ceux du second groupe furent laissés sans place, mais on leur alloua une pension de cinquante francs par mois pendant vingt mois : ils étaient plus ou moins soumis à la surveillance de la police politique, qui semble avoir rédigé un rapport périodique sur chaque étudiant. Cournot fut fort surpris de se trouver, en dépit de ses opinions modérées, placé dans le second groupe. Cela peut s'expliquer par le fait que, quoique ses opinions, politiques et religieuses, fussent ce qu'on appelle conservatrices, il n'en avait pas moins un esprit critique, progressiste et tenace. Le rapport rédigé à cette date par le surveillant disait de lui : « Bonnes opinions politiques, mais il n'a pas une piété tendre ». Ce qui, sans doute, veut dire simplement qu'il se gardait de toute affectation religieuse et narguait la police. Car ses sentiments religieux étaient assurément, à cette époque, aussi essentiellement conservateurs que ses opinions politiques.

« Je n'avais rien à lire, rien à composer, rien à trouver, rien à projeter; je n'avais qu'à écouter et à réfléchir : ce temps a été le plus heureux de ma vie. » Lacroix et Hachette étaient ses professeurs favoris : le premier était un disciple de Condorcet, le second un disciple de Monge. Cournot se lia intimement avec Dirichlet, qui avait entrepris déjà son grand ouvrage sur la théorie des nombres. Dirichlet devait plus tard succéder à Gauss, à l'Université de Göttingue, devenir membre de l'Académie de Berlin et un des huit membres étrangers de l'Académie des Sciences de Paris. Peut-être les observations qu'inspire à Cournot, dans ses *Souvenirs*, l'œuvre de Dirichlet, nous permettent-elles de deviner ce que Cournot pensait de ses propres ouvrages : « L'Académie des Sciences de Paris a appris en même temps la mort de deux de ses associés étrangers, Alexandre de Humboldt et Dirichlet; mais le premier est mort à quatre-vingt-dix ans, traité presque d'égal à égal par des têtes couronnées, et les travaux encyclopédiques de ce travailleur infatigable, poursuivis sans relâche jusqu'au terme de sa longue carrière, sont connus du monde entier; tandis que les recherches de Dirichlet, peu nombreuses et moins achevées dans leur genre et qui supposent certainement une plus grande puissance d'invention, ne seront mises dans chaque siècle à leur juste prix que par une douzaine de connaisseurs ».

Vers 1823, la découverte d'Ørsted, au sujet de l'action qu'un courant électrique exerce sur une aiguille aimantée, fit beaucoup de bruit. Ørsted vint jouir à Paris du succès de ses travaux; Hachette fut au nombre de ceux qui donnèrent des soirées en son honneur, et il invita Cournot et Dirichlet, ses élèves favoris, afin de le leur faire connaître. Ampère était parmi les invités, et Cournot et Dirichlet furent bien étonnés de découvrir que le principal sujet de conversation entre les deux grands physiciens, ce fût l'état de santé et la philosophie de M. Cousin. « J'avoue que je ne me serais pas douté que Proclus, ni même son jeune et brillant éditeur, inspireraient tant d'intérêt à un physicien danois; mais ces savants du Nord ne ressemblent pas à nos têtes françaises. Je suis très porté à croire que M. Cousin ignore encore aujourd'hui qu'il y eut un physicien célèbre du nom d'Ørsted, ou qu'il se soucie fort peu de savoir en quoi consiste la découverte qui l'a rendu célèbre. Il se sert au besoin du télégraphe électrique, et cela lui suffit. La philosophie devait être, autrefois, la servante de la théologie, c'est le tour de la science d'être la servante de la philosophie. »

Les deux amis, Cournot et Dirichlet, mettaient souvent à profit la faculté qu'ils avaient d'assister aux réunions de l'Académie des sciences. Ils s'intéressaient particulièrement à la personnalité de Laplace, qui achevait alors son existence, souverain indiscuté du monde des sciences mathématiques. Cournot nous a laissé un portrait de Laplace; et les travers qu'il relève chez le grand homme font naturellement penser aux vertus du critique. C'est la simplicité de sa propre existence que, cette fois, les observations de Cournot mettent en lumière: « Il avait, nous dit-il, une fierté bien légitime, et en outre de la vanité. Il tenait à ses honneurs, à ses titres nobiliaires. Fils d'un cultivateur de la vallée d'Auge, il disait et écrivait dans un de ses derniers ouvrages: « Le comte de Laplace, mon fils ». Je me rappelle une séance de l'Académie où une discussion s'établissait entre lui et Ampère au sujet d'un mémoire présenté par ce dernier. « Mais, monsieur le marquis », disait à chaque instant M. Ampère; et le grand homme paraissait trouver toute simple la répétition de cette formule cérémonieuse. Un jour, il avait prié Lagrange à dîner. « Faudra-t-il mettre mon habit de sénateur? demanda Lagrange d'un ton narquois dont tout le monde sentit la malice, excepté l'amphitryon sénateur. »

C'est pourtant Laplace qui avait été l'inspirateur de Cournot au

temps de sa première jeunesse ; et, maintenant qu'il voyait de près le grand homme et ses faiblesses, il n'oubliait pas pour cela combien était grande la conception que Laplace se faisait de la science. Sous ce rapport Laplace apparaissait à Cournot comme l'exacte contrepartie de Lagrange. La science était, pour Laplace, une religion ; pour Lagrange, elle n'était qu'un jeu d'esprit. Laplace était dogmatique jusque dans ses négations, Lagrange sceptique jusque dans ses affirmations. Poussé par l'amour du travail et de la recherche scientifique, Laplace n'épargnait rien quand il s'agissait d'encourager les jeunes gens de talent. Lagrange ne leur permettait pas de venir troubler son repos.

Par ses amis de la Sorbonne, Cournot pouvait voir et connaître les principaux savants français de l'époque. Grâce à l'amitié de l'académicien Droz, il pénétra dans une autre société, composée d'érudits et d'hommes d'affaires. C'est à M. Ordinaire, recteur de l'Académie de Besançon au temps où il y faisait ses études, que Cournot dut son entrée en relations avec Droz. M. Ordinaire avait renoncé à son rectorat, lorsqu'il lui était devenu impossible de diriger son Académie selon ses idées personnelles. Il avait donné à Cournot de nombreuses preuves d'affection. Il avait été jusqu'à mettre sa bourse à sa libre disposition. Entre autres hommes remarquables, Cournot rencontra, chez Droz, Proudhon « le terrible ». Plus tard, quand le premier ouvrage d'économie politique de Cournot eut paru, Proudhon et Cournot se rencontrèrent de nouveau, toujours chez Droz. Ils eurent une violente discussion, qui n'aboutit à rien, sur des questions économiques. Ils étaient probablement aussi incapables l'un que l'autre de comprendre la théorie de l'adversaire.

En 1823, Cournot prit un engagement qui le lia pendant les dix années qui suivirent. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui écrivait ses mémoires militaires, s'était mis à la recherche de quelqu'un qui pût, tout en dirigeant l'éducation de son jeune fils, lui servir de critique et de conseiller, pour la rédaction de son ouvrage. Il songea aux étudiants que la suppression de l'École Normale avait mis sur le pavé. Nous ne savons pas pourquoi son choix tomba sur Cournot, mais nous savons pourquoi ce dernier accepta. Il était tenté par l'espérance de loisirs qui lui permettraient de poursuivre ses travaux personnels, par la perspective de vivre à Paris ou dans les environs, et par le désir d'étudier de près les habitudes et les opinions des militaires, des hommes d'État et des gentilshommes de son temps.

Il entra dans ses nouvelles fonctions à la fin d'octobre 1823. Le Maréchal lui remit immédiatement un chapitre à corriger, et Cournot donna sans tarder une haute idée de son jugement. Sur le conseil d'un ami, le Maréchal ne parlait jamais des Allemands qu'en les appelant « les bons habitants de la Germanie ». Le nouveau secrétaire le décida à écrire tout simplement « les Allemands ». Les sages avis de Cournot lui valurent bientôt la confiance entière et même l'amitié du Maréchal, dont il devint le secrétaire le plus écouté.

Les quatre volumes des *Mémoires sur les campagnes de l'Armée du Rhin* parurent en 1829. Le Maréchal fit tirer un certain nombre d'exemplaires sur papier spécial, pour les offrir à ses amis et à ses connaissances de marque. Cournot fut chargé d'envoyer deux exemplaires à M. Guizot, ami intime du Maréchal : le second exemplaire était destiné à un journaliste. Cournot suggéra que, pour le journaliste, un exemplaire ordinaire suffirait peut-être : mais le Maréchal répondit : « Oh ! mais il s'agit, m'a dit M. Guizot, d'un jeune homme de talent qui sort de la ligne des journalistes ordinaires ». Cependant Guizot avait donné un mauvais conseil à Gouvion Saint-Cyr, lorsqu'il lui fit envoyer un exemplaire à Thiers, dans l'espoir d'un compte rendu élogieux. Thiers avait déjà publié son *Histoire de la Révolution*, et n'était guère disposé à traiter la nouvelle œuvre avec impartialité. Le compte rendu blessa profondément le Maréchal. Il mourut peu de temps après, à Hyères, le 17 mars 1830.

Le manuscrit inachevé du Maréchal fut remis à Cournot. Il employa les années qui suivirent à publier les quatre volumes des *Mémoires pour servir à l'histoire militaire, sous le Directoire, le Consulat et l'Empire*. Il ajouta, sous forme de préface, une notice biographique sur Gouvion Saint-Cyr. Pendant son séjour chez le Maréchal de Saint-Cyr, Cournot eut naturellement l'occasion de voir les plus illustres et les plus influents de ses contemporains. Il nous a laissé, à leur sujet, une série de portraits et d'appréciations, que ce n'est pas ici le lieu de reproduire.

IV

Pendant les dix années qu'il passa dans la famille Gouvion Saint-Cyr, Cournot continua ses recherches scientifiques. S'il avait accepté cette position, c'était, nous l'avons dit, parce qu'elle lui permettait

de vivre à Paris et de poursuivre ses études personnelles. Il obtint le titre de docteur ès sciences, et publia une série d'articles, dont quelques-uns furent remarqués par Poisson. Poisson, depuis la mort de Laplace, était devenu la grande autorité universitaire en matière de mathématiques. Cournot raconte, en termes bien caractéristiques, l'impression que ses travaux firent sur Poisson. « Il y trouva, écrit-il, de la pénétration philosophique, en quoi je pense bonnement qu'il n'avait pas tort, et de plus il en augura que je ferais un grand chemin dans le champ de la pure spéculation, ce qui fut (je l'ai toujours pensé et n'ai jamais hésité à le dire) une de ses erreurs. »

Poisson désirait beaucoup donner à l'auteur de ces articles une position qui fût en rapport avec son talent. Des amis informèrent Cournot des bonnes dispositions de Poisson à son égard, et lui conseillèrent vivement, surtout après la mort du Maréchal, d'offrir ses services à l'Université. Cournot, qui ne connaissait pas encore Poisson, craignait fort qu'on ne lui offrit quelque petite chaire dans un collège de province, perspective qui ne le tentait guère : « Si j'abdiquai pendant dix ans mon indépendance, ce n'était pas dans l'intention de faire toute ma vie le métier de pédagogue ». Cependant, lorsque, pendant l'été de 1833, son engagement avec la famille de Saint-Cyr fut expiré, il avisa Poisson qu'il se tenait à la disposition de l'Université. On le reçut comme la brebis égarée qui revient au bercail, et on lui procura immédiatement un emploi provisoire, jusqu'à ce qu'on pût en trouver un meilleur.

En attendant une chaire permanente, Cournot traduisit, en 1833 et 1834, l'*Astronomie* de Jean Herschel et la *Mécanique* de Gardner. Au point de vue de ce qu'on appelle communément le succès, jamais Cournot ne fut plus heureux. Il ne s'agissait que de deux traductions, mais elles lui rapportèrent de la réputation et de l'argent.

Avant la fin de l'année on lui trouva un poste acceptable : c'était la chaire d'Analyse et de Mécanique à la Faculté des Sciences qui venait de s'ouvrir à Lyon. Le sujet du cours l'intéressait fort. Lyon était presque son pays natal. D'ailleurs il était resté assez longtemps à Paris pour achever le travail en vue duquel il avait accepté le poste obscur de rédacteur et de correcteur, auprès du maréchal Gouvion Saint-Cyr. Il partit pour Lyon, et la description qu'il fait lui-même de son cours nous donne une idée du caractère que présentaient ses leçons. « J'avais ouvert à Lyon, au palais Saint-Pierre, mon cours de calcul différentiel, et, comme c'était chose

nouvelle pour les Lyonnais, la salle était pleine. Mon auditoire poussa la complaisance jusqu'à patienter un mois; après quoi j'achevai mon année, comme cela devait être, avec une dizaine d'auditeurs. »

Il ne resta qu'un an à Lyon. Pendant qu'il passait ses vacances en Suisse, Poisson, sans même le consulter, le nomma recteur de l'Académie de Grenoble. Cournot hésita avant d'accepter. Il comprenait trop bien, disait-il, les responsabilités de sa nouvelle charge, sans en connaître les devoirs. On lui fit pourtant comprendre la sagesse de ce choix, et il alla à Paris recevoir sa nomination. Guizot, qui l'avait connu chez le Maréchal de Saint-Cyr, et qui était maintenant ministre de l'Instruction publique, remplaça la note officielle au préfet de l'Isère par une lettre élogieuse. Cela lui valut, à Grenoble, une réception digne de l'homme qui, par ses mérites rares et ses hautes connaissances, avait pu s'élever au poste de recteur dès l'âge de trente-quatre ans.

Cournot administra avec un plein succès l'Académie de Grenoble : « Je m'aperçus bien vite que ce que l'on nomme bonne administration se compose de deux choses, de mécanisme et de bon sens : le mécanisme pour la forme, et le bon sens pour le fond des affaires ». On est fondé à croire, que, dans les nombreux postes officiellement occupés par lui, Cournot se montra particulièrement bon administrateur. Non seulement il apprit de bonne heure les règles essentielles d'une bonne administration, mais il possédait les qualités nécessaires pour l'accomplissement de sa tâche : un jugement rapide et sûr, un esprit libre de préjugés, une patience scrupuleuse, et un respect singulier pour la dignité du prochain.

Le succès qu'il obtint à Grenoble releva encore Cournot dans l'estime de ses protecteurs, et lui assura de l'avancement. En 1836, pendant qu'Ampère, le grand physicien, et Matter faisaient leur tournée régulière d'inspecteurs généraux de l'Université, Ampère mourut à Marseille. Cournot, tout en conservant son rectorat de Grenoble, fut nommé temporairement, et resta deux ans collègue de Matter. La place d'Ampère avait été officiellement donnée à un littérateur, M. Ozanau; mais Cournot fut heureux d'être quand même, d'une manière ou d'une autre, le successeur d'Ampère.

Il eut encore de l'avancement en 1838. Pendant qu'il faisait fonction d'inspecteur dans sa ville natale de Gray, ses amis, parmi lesquels se trouvait le fidèle et zélé Poisson, le firent nommer Inspec-

teur général en titre. Ce nouvel honneur le surprit, et le désappointa même un peu. Il aimait la région du Rhône, qui était son pays natal ; puis il avait fait pour le développement de l'Académie de Grenoble des plans qui n'avaient encore été exécutés qu'en partie et qu'il avait espéré pouvoir mener à bonne fin. Ce ne fut donc pas sans regrets qu'il partit pour Paris, où l'attendaient de nouveaux devoirs.

Cournot reçut, pendant le cours des années qui suivirent, de nouvelles preuves de confiance et d'estime. La santé de Poisson déclina ; sentant qu'il ne pouvait plus remplir seul sa tâche officielle, il chargea Cournot de présider à sa place le concours d'agrégation de mathématiques. Grâce à cette fonction, qu'il remplit pendant quatorze ans, Cournot obtint, aux yeux de ses collègues, presque autant de prestige que s'il eût réellement été un des membres du Conseil Royal.

Poisson mourut en 1840, à l'âge de quarante-neuf ans. Cournot a tracé son portrait, et défini la conception que Poisson se faisait de la science, en des termes qui, peut-être, sont de nature à nous faire comprendre les raisons de leur sympathie intellectuelle : « Un jour je venais de l'entendre faire une leçon à la Sorbonne, en prodiguant des forces qui allaient s'éteindre, et je lui reprochai cet oubli de lui-même, il me fit cette réponse remarquable : « Vous ne savez donc pas qu'une leçon de mathématiques est un plaidoyer, et qu'il faut forcer l'ennemi à s'avouer vaincu ». Tout à fait sur la fin de sa vie, lorsqu'il ne parlait plus qu'avec peine, je l'ai vu presque verser des larmes du chagrin qu'il venait d'éprouver en présidant un concours où il s'était convaincu, disait-il, que nos jeunes professeurs n'avaient que le désir de gagner une place, nullement l'amour de la science, et que tous les efforts que l'on faisait pour le leur inoculer, étaient perdus. Il s'exprimait à peu près de même après les examens de sortie de l'Ecole polytechnique. « Encore, disait-il, si l'on était sûr qu'il y en a un pourvu d'une véritable vocation pour les sciences, et ayant ce qu'il faut pour les cultiver ». Quant à lui, il est mort, on peut le dire, martyr de cet amour qu'il aurait tant voulu communiquer aux autres. »

Le second traité de Cournot, son *Traité Élémentaire de la Théorie des Fonctions et de Calcul Infinitésimal*, fut publié en 1841. L'ouvrage est dédié « à la mémoire de M. Poisson, pair de France, membre de l'Académie des Sciences et du Conseil Royal de l'Instruction publique. Témoignage de reconnaissance et de pieux attachement ».

Ce traité sur le calcul infinitésimal était tiré des conférences que Cournot avait faites, sur le même sujet, pendant son professorat à Lyon. Le temps qui s'écoula entre le moment où cette œuvre fut conçue et celui où elle fut publiée, nous est une preuve de la conscience et de la persévérance de l'auteur. Il travaillait toujours longtemps à ses livres. *L'Exposition de la Théorie des chances*, parue en 1843, était, comme le prouve la lettre à Poisson que Cournot cite à la page vi, terminée dans ses grandes lignes dès 1836. *L'Essai sur le fondement de nos connaissances*, en deux volumes, qui parut en 1851, n'est que le développement d'une ébauche, de vingt années antérieure. Le *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences*, en deux volumes, qui parut en 1861, n'est qu'une œuvre de synthèse, dont l'ouvrage analytique et critique, paru en 1851, était la préparation. Les *Considérations sur la marche des idées*, qui parurent en 1872, outre qu'elles consistaient seulement dans une application réfléchie à la critique historique des principes de sa philosophie critique, telle qu'il l'avait développée dans ses volumes antérieurs, étaient complètement rédigées dès 1868. Cournot cite avec approbation le *nonumque prematur in annum* : l'histoire de la publication de ses œuvres montre qu'il savait mettre en pratique la maxime d'Horace.

Le mathématicien Poinsot succéda à Poisson au Conseil Royal de l'Université. Cournot ne le connaissait pas personnellement, et n'avait pas lieu de croire que ses relations d'amitié avec Poisson, ni son mérite personnel, fussent suffisants pour lui concilier les bonnes grâces du nouveau fonctionnaire : Poisson lui-même avait attendu, pour le charger de présider à sa place le concours d'agrégation de mathématiques, que la mauvaise santé le contraignit à sacrifier quelques-unes de ses fonctions. Mais le nouveau conseiller, dès son entrée en fonctions, garda Cournot près de lui pour l'aider.

Pendant l'automne de 1844, Cournot, dont les yeux malades allaient plus mal encore que de coutume, alla chercher un peu de repos et de distraction en Italie. On le décida, pendant qu'il était à Rome, à aller voir le pape. L'entrevue fut complaisamment arrangée par un prêtre français, et Cournot se présenta à Saint-Pierre, au jour convenu, dans le plus beau des fiacres qu'il put trouver. Il fut reçu chez Grégoire XVI en compagnie d'un banquier français, et, à sa grande surprise, se trouva en face d'un pape non seulement jovial mais encore facétieux. En réponse à une phrase élogieuse du banquier sur la

Banque Romaine, le pape raconta ce qui s'était passé lors du tirage des billets de banque : par suite d'une abréviation malheureuse, « au lieu de Banca Romana, si poteva leggere Banca Rotta ». Peu de jours après l'entrevue, Cournot reçut du prêtre français une note d'un franc trente-cinq centimes. D'où il conclut que, si peut-être à Rome tout se paie, du moins le prix d'une audience avec le souverain pontife n'est pas exorbitant.

Quand, après la Révolution de 1848, on institua la *Commission des Hautes Études*, Cournot en fut nommé membre. Il n'était ni révolutionnaire ni même républicain, soit à l'ancienne soit à la nouvelle mode, et l'on ne peut voir dans sa nomination qu'un hommage rendu à son mérite. Sa nouvelle position fit croire au public qu'il jouissait d'une grande influence politique, et Cournot reçut nombre de lettres dans lesquelles, à son vif amusement, les pétitionnaires étalaient leur républicanisme en l'appelant « Citoyen Inspecteur général ».

Sa position changea encore lors de la réorganisation de l'instruction publique sous le second Empire. Il fut d'abord membre du *Conseil impérial de l'Instruction publique*. En 1854, le ministre de l'Instruction publique, M. Fortoul, lui offrit le rectorat de Toulouse. Cournot refusa, pour des raisons qui sont caractéristiques. M. Fortoul avait été lui-même professeur à Toulouse, et il désirait garder la ville sous son influence. Cournot comprit qu'accepter cette position des mains de M. Fortoul, c'était aller à Toulouse « comme son système incarné ». Il refusa donc, en disant que, pour des raisons personnelles, et vu surtout son désir de retourner dans son pays natal, il préférerait le rectorat de Dijon. Comme, officiellement, cette place était beaucoup moins recherchée, il ne rencontra aucune difficulté à obtenir ce qu'il demandait : « De mon côté je n'eus pas de regret de m'être un peu précipitamment avancé. L'homme, à son déclin, revient volontiers près de son berceau. Après avoir porté longtemps le titre d'*Inspecteur général des Études*, comme l'avaient porté les Ampère et les Letronne, il me tardait de quitter des fonctions singulièrement rapetissées, quoique plus largement rétribuées, et c'était une manière d'en finir ».

Les *Souvenirs* entiers sont écrits dans cet esprit. Cournot est parfaitement dégoûté de ses fonctions d'Inspecteur général, il est désappointé par les mesures prises dans l'Université par le gouvernement du second Empire. Il croit, de plus, que son œuvre per-

sonnelle touche à sa fin. En 1859, époque à laquelle il arrête ses *Souvenirs*, il projette de renoncer au rectorat de Dijon, et il prépare la publication de ce qu'il croit devoir être sa dernière œuvre : « Je me déciderai peut-être alors à faire imprimer le pendant de mon *Essai sur les fondements de nos connaissances*, l'œuvre de synthèse que semble appeler cette œuvre de critique. Après quoi, n'ayant plus rien à dire aux autres, il sera bien temps, s'il plaît à Dieu, de faire en moi-même des réflexions plus sérieuses, en attendant le moment d'être à mon tour lancé dans cet abîme que l'homme appelle le néant quand il n'écoute que les suggestions d'un sens grossier, et que la voix du genre humain a nommé l'Éternité ».

En 1862, il reponça aux fonctions publiques. C'est à Paris que désormais il demeura jusqu'à sa mort.

V

Cournot avait une taille au-dessus de la moyenne. Ses épaules étaient carrées, un peu voûtées pendant les dernières années de sa vie. Son front était large et haut. Ses yeux, fatigués par la maladie, semblaient se contracter, comme pour amortir l'éclat de la lumière. Il avait un nez droit aux narines élargies, une grande bouche aux lèvres pleines.

Il eut toujours des habitudes régulières, sans lesquelles il eût pu difficilement mener à bonne fin ses nombreux travaux. Dans sa vieillesse, lorsqu'il habita Paris, et que, malade, il sentit la nécessité de tirer le meilleur parti possible de ce qu'il lui restait de forces et d'années, il en vint à suivre une routine immuable. Il se levait à une heure fixe, se couchait de même. Les matinées étaient entièrement consacrées au travail, les après-midi se partageant entre le travail, des visites à quelques amis et des promenades dans son quartier.

Il ne paraît avoir connu qu'un seul luxe : sa tabatière. Sentant l'état de ses yeux s'aggraver avec l'âge, il fut contraint, de plus en plus, à travailler de la tête, sans s'aider de la lecture ou de l'écriture. On le voyait donc souvent, quand il était absorbé dans ses pensées, passer des heures entières assis, sa botte à priser à la main, les jambes croisées et remuant nerveusement son pied.

Il était difficile dans le choix de ses connaissances, et très peu expansif. Dans les circonstances officielles, sa parole était claire et

précise. Il n'eût jamais consenti à atténuer sa pensée pour produire un effet ou pour plaire à un ami. Son amitié, difficilement accordée, était, ainsi que ses qualités peuvent nous le faire deviner, d'une solidité et d'une profondeur rares. Dans l'intimité de ses quelques amis, son austérité disparaissait pour faire place à la bonhomie et à la bienveillance.

Dans une existence aussi remplie d'occupations multiples, on ne s'attend pas à trouver beaucoup d'unité. Il y eut cependant unité dans la méthode et dans l'objet de ses recherches. Bien qu'il soit généralement classé parmi les mathématiciens, et moins souvent classé parmi les philosophes, l'intérêt qu'il prenait à la science s'explique essentiellement par des préoccupations sociales. Le premier et le dernier de ses ouvrages traitent de l'économie politique. L'histoire de l'éducation en France, l'application de ses principes philosophiques à l'histoire, la définition et la systématisation des sciences sociales occupent la plus grande part de ses œuvres non mathématiques. A l'exception de sa théorie des chances, qui est manifestement elle-même une tentative pour appliquer la théorie de la statistique, telle qu'elle a été fondée sur la loi des erreurs, à des objets spécifiquement sociaux, ses traités purement mathématiques présentent ce caractère unique, que les exemples y vont fréquemment par paires, l'un étant emprunté aux sciences naturelles ou physiques, et l'autre aux sciences sociales. Même dans un ouvrage ayant aussi peu de rapport avec l'économie politique que son traité sur *L'Origine et les limites de la correspondance entre l'algèbre et la géométrie*, on rencontre une observation pénétrante et féconde comme celle-ci :

« Remarquons ici, en passant, comme l'ordre de développement des idées mathématiques dans l'entendement correspond à l'ordre de développement des institutions sociales; l'un, pour ainsi dire gouvernant secrètement l'autre. Par l'institution de la monnaie qui est le commencement du commerce proprement dit, les choses les plus dissemblables dans leur caractère physique sont devenues comparables au point de vue de leur valeur d'échange; elles ont pu acquérir une unité ou une mesure commune; la valeur commerciale a été constituée comme grandeur ou quantité arithmétique. Il est devenu indifférent (dans les limites d'application des conceptions abstraites aux choses réelles) qu'un négociant ait à sa disposition des espèces dans ses coffres ou des denrées dans ses magasins.

Ensuite est venu le développement du crédit, en faveur duquel il est permis (dans des limites analogues) de considérer le moment d'accroissement et de décroissement du capital du négociant comme pouvant également s'opérer en deçà et au delà du point où l'actif et le passif se balancent : de sorte que, tant que le crédit du négociant n'est pas ébranlé, le capital dans ses phases diverses peut passer du négatif au positif et réciproquement, les opérations restant les mêmes que si l'on avait déplacé arbitrairement l'origine en ajoutant à l'actif du négociant ou en retranchant une valeur arbitraire. En d'autres termes, le capital du négociant, constitué d'abord comme quantité arithmétique, est devenu, par ce progrès nouveau des institutions commerciales, une quantité algébrique : l'épithète étant prise dans l'acception indiquée plus haut, pour désigner les quantités dont l'origine est arbitraire ou plus généralement encore celles à l'égard desquelles la soustraction et l'addition deviennent des opérations symétriques, l'une pouvant être prolongée indéfiniment aussi bien que l'autre. »

Cournot est trop modeste et trop réservé pour qu'il soit possible de savoir au juste quelles furent ses opinions politiques et religieuses. Sur le premier point cependant, on peut suivre l'évolution de sa pensée. Très jeune, il s'était intéressé à la politique. Le dissentiment politique qui existait entre son oncle et sa tante l'avait conduit à méditer de bonne heure sur la valeur de leurs opinions respectives. Il n'avait pas quinze ans, et déjà il connaissait l'œuvre de Voltaire presque entière, sans compter Boileau et Brossette qu'il savait par cœur. Sa tante lui avait fait lire en cachette les *Lettres Provinciales* de Pascal. Il n'y avait aucun danger qu'il épousât aveuglément la cause des Jésuites, chère à son oncle.

En 1813, il fut membre d'un club royaliste, et lut avec passion les journaux politiques. Ses lectures variées, les dissentiments de sa famille, son propre enthousiasme pour un progrès bien ordonné, lui firent prendre au sérieux les promesses faites par Louis XVIII en octroyant la Charte, laquelle lui paraissait offrir l'idéal désiré : une royauté historique et des institutions libérales. Il nous a laissé le récit de cette espérance juvénile et de la désillusion qui vint ensuite.

« Je me sentais disposé à croire à la franchise du langage, jusqu'à preuve du contraire, et il me semblait raisonnable d'éprouver au moins la sincérité de ces hommes qui comptaient parmi eux de grands écrivains, des orateurs habiles dont le passé, autant que j'en

pouvais juger, n'autorisait personne à suspecter la droiture de leurs intentions. Lorsque ensuite je vis ces mêmes hommes, arrivés au pouvoir, abandonner, selon l'usage, toutes leurs maximes d'opposition, se montrer rusés, cauteleux, pour obtenir des simulacres officiels de majorité, en désaccord évident avec les préjugés, les idées bonnes ou mauvaises des majorités véritables, je me pris à mon tour à avoir honte en moi-même de mes anciens préjugés et de ma crédulité juvénile. Je me détachai intérieurement de mon ancien parti, à l'époque et dans l'âge où il m'eût été utile, comme à beaucoup d'autres qui n'avaient pas reçu les mêmes préparations domestiques, de me convertir à sa cause. C'est à peu près ce que j'ai continué de faire depuis, toujours un peu en retard ou en avance sur les événements, et par conséquent impropre à faire, même comme écrivain, de la politique pratique et actuelle, quoique toujours adonné, dans mes rêveries, à la politique générale et spéculative. »

Aux élections de 1848, Cournot vota pour le général Cavaignac contre Louis-Napoléon. Il se méfiait — comme de raison — des intentions du neveu de l'Empereur. Il pensait qu'il fallait être un bon républicain pour être président de la République, et que, vu les circonstances particulières de l'époque, seul un président énergique et honnête saurait sauver le régime. Cavaignac possédait, selon lui, les qualités requises.

La même année, le comité électoral du département de la Haute-Saône avait fait des avances à Cournot, pour l'engager à se porter candidat à la députation. La cause pour laquelle Cournot refusa est digne d'attention. La loi ne s'opposait pas encore à ce que l'on fût à la fois représentant d'un département et inspecteur général de l'Instruction publique. Mais Cournot hésita à occuper un poste représentatif, où son autorité et son indépendance pourraient être affaiblies par le fait qu'il était fonctionnaire de l'État.

Cependant, trois années plus tard, le mécontentement que lui inspirait la mauvaise administration de l'Instruction publique, et aussi l'impatient désir de faire quelque chose pour donner au gouvernement une stabilité qui lui semblait indispensable, le décida à se porter candidat aux élections prochaines, en Haute-Saône. Mais ses projets de politique active furent définitivement brisés par le coup d'État de 1851, qui réduisit le nombre des députés de la Haute-Saône. Que deviennent alors ses idées sur la nature des gouvernements et du progrès politique? Lui-même nous le dit : « Tant

que l'on ne pourra pas se passer de force politique, il faudra bien la prendre là où elle se trouve, selon l'état des esprits et l'organisation de la société. Il faudra renoncer à la trouver dans des arrangements théoriques, dans de pures combinaisons d'idées. Aux convulsions anarchiques succède toujours une dictature militaire consentie par le peuple. Le progrès ne peut consister qu'à diminuer la fréquence et l'intensité des commotions politiques ; à faire qu'une révolution politique puisse avoir lieu sans que le mouvement de la vie sociale et le jeu des rouages administratifs soient notablement interrompus, comme lorsqu'on change l'effigie de la monnaie sans toucher pour cela ni au poids ni au titre ; et à cet égard l'expérience de notre temps montre que nous avons évidemment fait des progrès. Quand on est parvenu à mon âge, il faut seulement demander au ciel de vouloir bien nous épargner, à nous personnellement, un surcroît d'expérience. Le perfectionnement qu'il pourrait apporter à notre philosophie politique ne vaudrait pas ce qu'il nous coûterait. »

L'attitude de Cournot, par rapport aux questions religieuses, fut, autant qu'on en peut juger par quelques phrases détachées, singulièrement conservatrice. Cela s'explique sans doute par l'influence que son oncle exerça sur sa jeunesse, par son amour du progrès pacifique, et par les multiples travaux scientifiques qui l'absorbaient. Quoi qu'il en soit, Cournot prend parti hardiment pour la thèse selon laquelle la raison et la foi sont choses distinctes. Ce conservatisme religieux, uni à un certain libéralisme, l'amène à traiter de la question de l'éducation religieuse à un point de vue qui n'est pas sans intérêt de nos jours. La réorganisation de l'instruction publique et le rôle des ordres enseignants étaient d'actualité pendant la première moitié du siècle aussi bien qu'aujourd'hui. Cournot n'était pas sans apprécier les avantages économiques et administratifs qu'il y aurait à employer des corporations enseignantes déjà organisées. Il voyait, d'autre part, quel danger pouvait se présenter si, dans un programme cléricale, on insistait outre mesure sur les matières d'un caractère strictement classique ou scolaire, comme aussi l'inconvénient qu'il y aurait à accroître la puissance de l'Église dans l'État. Mais sa principale objection à la prépondérance de l'Église en matière d'éducation, c'est qu'il y voyait un danger pour la religion elle-même. « Ce danger, écrit-il, plus réel, et surtout plus actuel, est celui auquel on expose la religion elle-même, quand on veut donner aux enfants une éducation trop en désaccord avec les

idées qui prévalent dans la société, avec les pratiques qui ont lieu dans la famille. Que peut penser un enfant qui voit traiter avec indifférence dans le monde, dans sa famille, des choses auxquelles on attache tant d'importance au collège? Apparemment que ces choses n'ont d'importance que pour les enfants, et qu'il y a un langage convenu pour les enfants au collège comme il y en a un pour les enfants en nourrice. Or, une si funeste idée, prise de bonne heure, est ce qu'il y a de plus propre à fermer tout accès dans l'avenir à la bienfaisante influence des croyances religieuses. Il faut craindre aussi que les succès obtenus par le clergé sur le terrain de l'éducation ne l'abusent sur le véritable état de la société et ne l'exposent à des imprudences qui, en le compromettant, compromettraient la religion que la société a tant de raisons de soutenir. »

Des amis intimes avaient souvent supplié Cournot de poser sa candidature à l'Institut. Mais il était trop modeste et avait trop d'aversion pour toute espèce de sollicitation, même dans une circonstance aussi importante, pour seconder leurs projets. Pourtant, lorsque sa santé fut complètement ruinée, ses amis, parmi lesquels se trouvait l'académicien Vacherot, lui arrachèrent une demi-promesse de s'occuper des formalités préliminaires. Il allait contredire par là, à l'instigation d'amis fidèles mais peu perspicaces, les principes de sa vie tout entière, lorsqu'il mourut soudainement le 30 mars 1877. Il fut enterré au cimetière Montparnasse, près de sa femme et de son fils.

On s'est demandé quelquefois pourquoi la réputation de Cournot est si peu en rapport avec son mérite, et pourquoi, si bien servi par ses amitiés, par les occasions favorables, par ses aptitudes d'ordre spéculatif et pratique, il n'a pas su atteindre à un rang plus élevé dans l'histoire de la science et de la politique françaises. Pour faire à cette question une réponse complète, il faudrait analyser en détail son œuvre si complexe; et ce serait sortir du cadre de cette étude. Mais on peut mentionner un certain nombre de causes, qui sont d'ordre psychologique : l'admirable dignité de sa vie, sa véracité, son horreur pour la réclame, pour l'intrigue, et pour la culture des amitiés utiles.

HENRY L. MOORE.

Columbia University, New York.

L'éditeur-gérant : MAX LECLERC.